

AB AVIATION LE MAG



N° 3 / JUILLET-OCTOBRE 2019 / GRATUIT

DE LA CULTURE EN PAYS DE LUNE

05 Les gens du ngome

10 **MUSIQUE**

SOUBI

DES MARMITES ET DU SON

16 **HISTOIRE**

DJUMBE FATIMA

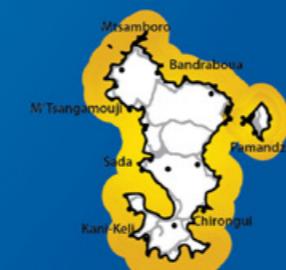
RAMANETAKA, MAKADARA,
LAMBERT ET FLEURIOT





100% 4G



Une société AXIAN

PARTOUT AUX COMORES !

 www.telma.km

 Telma Comores



A titre d'exemple, vous aurez probablement le plaisir d'être servis à bord par l'un de nos nouveaux PNC (personnel navigant commercial), fraîchement formés aux Comores et en Afrique du Sud. Ces nouveaux membres de la #TeamAB auront le plaisir de vous accueillir en shikomori, en anglais, en français ou en swahili.

Leur maîtrise du Swahili nous aidera en particulier à mieux servir nos vols au départ et à destination de Dar-Es-Salaam. En effet, depuis le mois de novembre, AB Aviation a redynamisé sa destination « Tanzanie », grâce à deux mesures importantes :

1. L'arrêt des vols de nuit, au profit d'un départ de Moroni le matin et un retour depuis Dar-Es-Salaam en fin d'après-midi
_ L'objectif de ce changement d'horaires étant de faciliter les connexions des passagers d'AB Aviation avec les compagnies internationales, desservant la Tanzanie. Cerise sur le gâteau AB : la franchise bagage sur cette ligne a augmenté, passant, désormais, à 30 kg par passager.

2. Le lancement de vols cargo, les samedis, entre Dar-Es-Salaam et Moroni, afin de permettre aux importateurs et commerçants comoriens de faire venir, par fret aérien, jusqu'à 3,5 tonnes de produits frais, ainsi que d'autres marchandises.

Par ailleurs, nous venons de signer un accord de partage de codes avec la compagnie allemande Hann Air (H1-Air), en vue d'offrir plus de visibilité à nos vols dans toutes les agences de voyage IATA. Vous pouvez désormais acheter vos billets pour AB Aviation dans l'agence de votre choix, peu importe le pays où vous vous trouvez. Cet accord nous rend également visible sur tous les moteurs de recherche spécialisés, tels que Go Voyages ou Expedia.

En espérant que ces nouveautés vous apportent satisfaction et que, quelle que soit votre destination, A et B restent toujours les premières lettres de vos voyages dans la région.

Bonne lecture.

AYAD BOURHANE
Directeur Général d'AB Aviation

REPORTAGE	05
Les gens du ngome	
	Musique SOUBI 10
	Littérature MAHÉ MOURI 12
	Patrimoine culinaire NFI YA HADZWA 14
	Histoire DJUMBE FATIMA 16
	Idée DÉMOCRATIE REPRÉSENTATIVE 18
	Papa Ke Les critiques sauront nommer p.22
	Mab Elhad Mwali p.25
	Notre métier AB Oumilhair p.30
	Circuit Express île aux parfums p.32



Les gens du **ngome**¹

Il était une fois le chef-lieu de la petite île. Une terre ancienne dont le nom est synonyme de là où se rencontrent les eaux. Une cité bâtie dans la fièvre du *shungu*² à l'ombre du *pangahari*³, par des *marhanya*⁴, en réponse aux invasions pirates.

Une histoire possible de la capitale mohélienne. Une cité singulière dans la dynamique urbaine des chefs-lieux de l'archipel. Elle n'est ni grouillante, ni belliqueuse. Elle respire une paix intérieure que lui envient bien des élus à Moroni, Mutsamudu ou Mamudzu. Sur son bord de mer se trouve un port, qui sidère par son calme apparent, même avec son petit chantier naval. La cité n'a pas l'air d'être débordée. Un peu moins de 20.000 habitants, si l'on en croit ses riverains. Un tiers de la population mohélienne, mais rien à voir avec le Moroni actuel et ses 120.000 mille habitants aux heures de pointe. Avec une seule rue principale, la seule à connaître la joie des embouteillages, entre le rond-point de Bonovo et le collège de Fomboni.

Un peu de verdure, beaucoup d'argile, de vieilles pierres et du béton. Fomboni, capitale des fameux accords de l'Union⁵ est une ville dont le calme perturbe. Des ruelles à angle droit, dignes de figurer dans le plus beau des plans damier. Une ville dont on a vite fait le tour entre le marché devant lequel s'aggluti-

ment les taxis-bus, un palais de justice sans le moindre cachet, l'hôpital retranché derrière une muraille grise, et une « place de l'indépendance » assez tristounette, malgré l'érection d'un bâtiment kitsch à étages – le seul du genre⁶ – appartenant à Comores Telecom. Une vingtaine de quartiers aux noms pittoresques : Kardjapvendza, Kanaleni, Hadoudja, Koperan, Muzdalifa, Masandzeni ou encore Mdjimbia. Nombre d'entre eux sont dépréciés, parce que nés de l'importation de la main-d'œuvre coloniale. Avec une population d'engagés notamment⁷, qui n'était quasiment pas en contact avec celle résidant *intra-muros* (mooni mwa mdji), gardienne autoproclamée de la mémoire du vieux Fomboni.

Les autorités de la ville ne s'en cachent pas. Pour elles, les habitants de la périphérie n'apartiendront jamais à la bonne société. Ils auront beau s'essayer à tous les métiers respectables (artisan, épicier, instituteur), ils seront toujours mis à l'amende. On leur rappellera sans cesse qui ils sont. Une population à la marge, qui, étrangement, est bien acceptée en politique. « *La question de l'intégration*



Intérieur de l'ancienne mosquée de vendredi, l'un des vestiges du vieux Fomboni.

© S.E | Fonds W.I.

► sociale se pose seulement au niveau du *anda na mila*, explique Salim Djabir, sociologue. C'est très difficile d'être accepté dans le *anda de Mwali*. Il y a des questions de fierté et de dignité en jeu. Seuls les malgaches ont été acceptés, parce qu'ils sont arrivés en habits de princes ». D'ailleurs, seuls les traits et les noms ramènent leurs descendants à ce passé, mais il y a bien longtemps que le shungu les a intégrés. Car il n'y a point de salut en dehors de celui-ci. Djabir, qui parle d'une société de clan et de classe, estime que l'on peut plus facilement se revendiquer de Mohéli que du shungu à Fomboni...

La ville se scinde en deux dans l'imaginaire local. Il y a les gens du *ngome*, dont l'histoire s'est forgée à l'intérieur des remparts, et ceux de la périphérie, des « pièces rapportées »⁸. Des habitants de seconde zone, arrivés là pour le travail. Un jeune politicien, qui tient à garder son anonymat, le vit comme un frein : « C'est comme si on nous marquait au fer, parce qu'on vient de Kanaleni ou de Mdjimbia. Quand vous sortez de nos quartiers, votre destin est scellé pour des générations ». Dans le shungu, on fait la différence entre les enfants de souche (mazalihana) et les rejetons d'étrangers (wadjeni), pour préserver

En dehors de la fratrie originelle se retrouvaient toutes les pièces rapportées.



Makabaila yashi Fumboni.
© S.E | Fonds W.I



Une des portes de la paix, vue depuis le pangahari.
© S.E | Fonds W.I

les pactes anciens. Les gens du *ngome* sont alors vus comme des possédants, fiers et arrogants. Ils incarnent la mémoire de la ville, sa généalogie. Dans leurs rangs émergent les cadres, les hommes d'affaire, les politiciens, voire les armateurs.

Intra muros, les gens ont pu miser sur l'instruction. Aujourd'hui, ils se veulent la vitrine la plus riche de Fomboni. Leurs enfants perpétuent les légendes par les liens indéfendables du sang, célébrés sur la grande place du pangahari, avec l'assentiment du groupe relié au shungu originel, auquel l'individu n'accède que par son père ou sa mère. Qui n'est pas du shungu, ne fête pas son mariage sur le Panga. Un jeu des sept familles se prolonge ainsi dans le temps : Hoani, Domoni, Hamba, Wanani, Djwayezi, Mlabanda et Hanyamwanda. Des localités dont les alliances autour de ce shungu originel, regroupaient les clans de l'est, de l'ouest et du nord, en réponse aux razzias malgaches. Un appel auquel seul Nyumashua dans le Sud n'a pas répondu, préférant garder ses traditions propres. C'est ainsi que Fomboni est devenu le point de ralliement de sept communautés importantes de Mwali, partageant les mêmes agapes et les mêmes courtisaneries intrafamiliales.

« Chaque personne qui appartient à ces sept villages se proclame de Fomboni », confiait l'ex grand cadi Kaambi Nourou⁹. « Un monsieur de Hanyamwada qui vient à la mosquée de vendredi, personne ne se demandera qui il est » ajoutait Salim Djabir. Mieux ! « Aux Mohéliens, qui n'étaient pas de la région, on a accordé des espaces à l'intérieur du *ngome*. Des sortes d'ambassades où ils ont construit une maison pour réaliser les cérémonies ». Avec des familles-relais, pour assurer le lien avec les communautés villageoises concernées. Ces maisons avaient un double intérêt manifeste. Lors des razzias malgaches, les communautés représentées pouvaient s'y réfugier, et de deuxièmement, leur shungu, lorsqu'il n'était pas célébré au lieu d'origine, pouvait s'y tenir et avoir la même importance aux yeux de la coutume. Fomboni devenait par ce biais la capitale de Mwali, par excellence. Un lieu fédérant les histoires...

En dehors des clans constituant cette fratrie des villages, se retrouvaient toutes les *pièces rapportées*, considérées comme « étrangères », dans la périphérie, avec leurs propres règles. Leur propre shungu. Un ordre séculaire que même les bourgeois de Fomboni (*makabaila washi Fumboni*) - surnom donné aux ânes errant dans les rues de la ville tels des seigneurs en campagne - n'oseraient remettre en question. Fomboni est pourtant une cité de marhanya, si l'on en croit Djabir. La tradition prétend même que

son nom voulait dire là où se mélangent les eaux. « Lorsque la marée est basse, tu verras remonter les traces des cours d'eau du coin, raconte Djabir. De l'eau au goût de sel atténué par celle qui remonte des profondeurs. Il y a toute une zone de la ville appelée *mafumboni*, du côté de la station Shell. C'est de là que vient le nom ».

Une cité où se sont rencontrés des gens venus, comme ces eaux, de tous côtés. Mais il faut croire que la greffe n'a pas pris pour certains, puisque les descendants de la population originelle résistent au processus de complexification de la relation¹⁰ avec les rejetons des engagés et des anciens esclaves. Fomboni, qui ne s'est pas faite en un jour, a une histoire de marhanya remontant jusqu'au 12^{ème} siècle, selon Djabir. Cette histoire de sang-mêlés rassemblait plusieurs localités à la base, comme Bandar Salama, Hairaha, Mro Dewa, Kombani, Mlembeni ou encore Mafumboni. Les Anciens parlaient de Mafumboni Shirazi et de Mafumboni Dondo, quartiers où se trouve l'actuel Comotel : « Les habitants étaient des gens de la mer. Ils péchaient et fabriquaient des boutres ». A l'époque, chaque cité importante de Mwali avait une occupation, qui lui était propre, selon Djabir : « Il y avait des cités de gens qui travaillaient la terre, d'autres de gens qui élevaient des bêtes ».

Le sociologue retrace une histoire de la ville, où défilent des Omanais et des Zendj, où l'on ramasse des tessons de grès de Chine (datés au Carbone 14) et des traces de civilisation sassano-islamique. Pour lui, Fomboni a joué un rôle important dans cette région indonésienne. Une histoire à réinterroger pour les habitants actuels de la ville, s'ils veulent renouer avec le goût de l'ailleurs et prolonger l'image d'une population, sachant se serrer les coudes aux pires moments de l'histoire. Djabir n'oublie pas qu'il y a eu regroupement en cette ville pour faire barrage à la piraterie.



Au sortir d'une fête traditionnelle. Fomboni est réputée pour son shigoma. © S.E | Fonds W.I



Le cimetière chrétien. © S.E | Fonds W.I



Les tombes shirazi, autres traces du monde perse, à Fomboni.
© S.E | Fonds W.I

Les descendants résistent au processus de complexification de la relation.



La grande allée du port de Fomboni. © S.E | Fonds W.I

Peut-être le plus beau des mythes fondateurs... Le piège pour le visiteur est de céder à la grande légende autour de Ramanetaka et de sa fille, Djumbe Fatima, alors que leur palais a disparu depuis belle lurette : « Tout a été rasé, malheureusement ». La nouvelle grande mosquée de la ville s'est construite sur les ruines du 19^{ème} siècle. Mais les passions d'une ville ne sont pas que dans la pierre : elles sont aussi dans le cœur des vivants.

RUWE

1. Pour parler des habitants que l'histoire familiale ramène à l'intérieur du *ngome* (fortifications) de Fomboni. Mooni mwa mdji, à l'intérieur de la ville.

2. « Utopie du cercle », selon l'expression de Soeuf Elbadawi, fondée sur les us et coutumes. Le shungu, aussi appelé *anda na mila*, est au fondement de la société comoriennne traditionnelle.

3. Place principale du vieux Fomboni, sur laquelle donnait le Palais royal de Ramanetaka, aujourd'hui détruit. C'est sur le pangahari que se négocient les alliances familiales et claniques sur le plan coutumier dans cette partie de la ville.

4. Un terme utilisé par le sociologue Salim Djabir pour signifier le fait que la population de Fomboni, de Mwali, et plus généralement, des Comores est née d'une histoire de melting-pot.

5. Signés en décembre 2001, sous l'égide de l'organisation de l'Unité Africaine (UA), les accords de Fomboni ont porté le pays jusqu'au référendum de 2018, qui a débouché sur la nouvelle constitution.

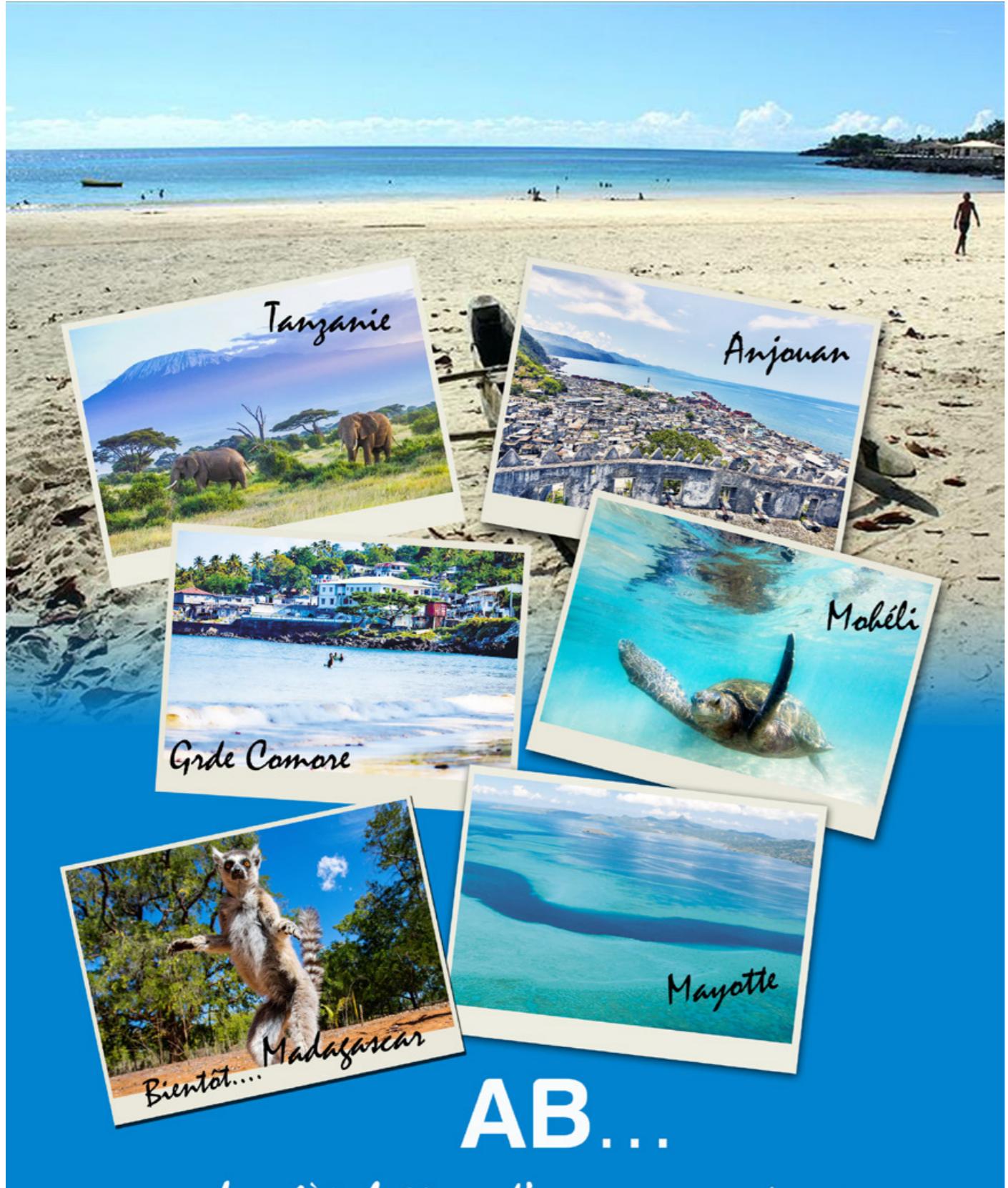
6. A Fomboni, il y a très peu de bâti en étages.

7. Société Comores Bambao. Du temps de la colonisation, Fomboni appartenait à la SCB, excepté à l'intérieur des remparts (statut particulier) et à Salamani ya tsini (sauvegardé pour servir de cimetière aux habitants *intra muros*).

8. In *Moroni Blues/ Chap. II de Soeuf Elbadawi*, ed. Bilk & Soul, 2007.

9. Cf. Kashkazi, n°62, avril 2007.

10. Cf. Glissant.



AB...
les 1ères lettres d'un voyage réussi

Réservez et achetez vos billets en ligne sur www.flyabaviation.com



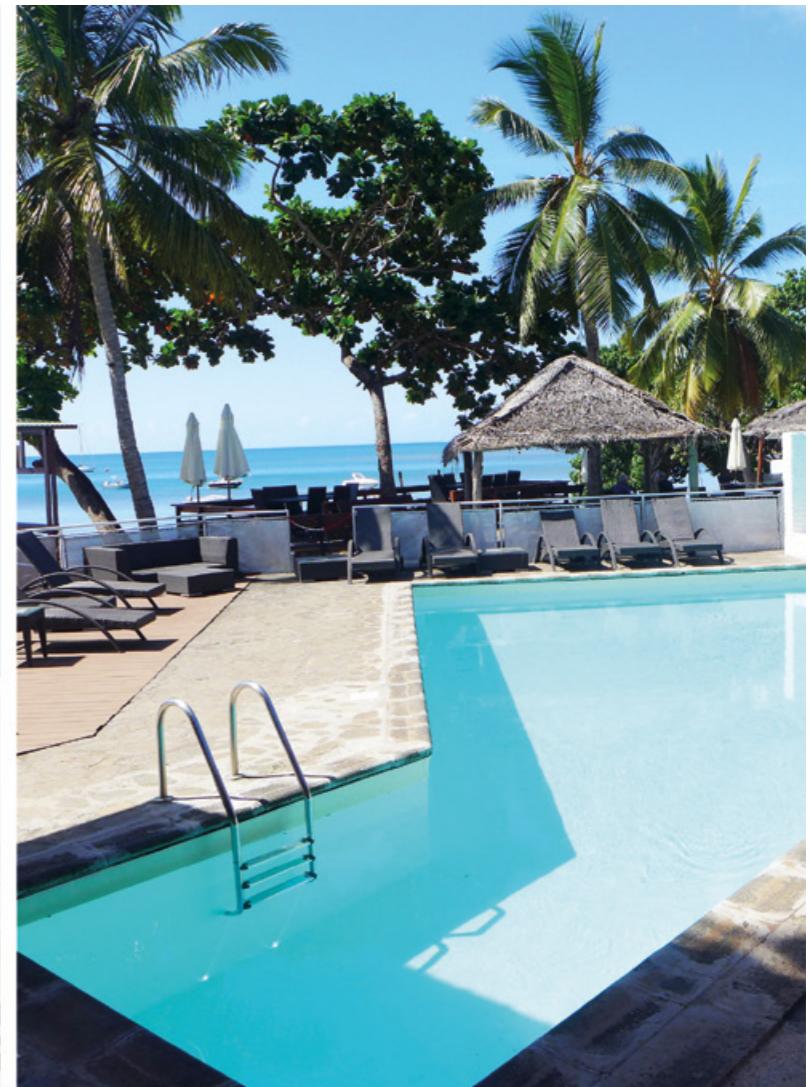
—
Hôtel
Restaurant
Piscine
Club nautique
Concerts
—



Tous les dimanches midi
Concert de Jazz
pour accompagner le buffet
& Karaoké



0269 60 13 83 Le Trévani



hôtel - restaurant
Le TREVANI
séminaires -club nautique - concerts

© Plage Trévani, Commune de Koungou

MUSIQUE

SOUBI

Des marmites et du son

Virtuose du ndzendze¹, il est connu pour avoir chanté contre la naïveté des jeunes filles en fleurs, sorties de leur cambrousse, pour arpenter la capitale en mode « gros talon » et « sac en bandoulière » : « Nkabwa za kokwa/ na mikoba ya kapwani/ kana mapesa² ». Il est aussi connu pour avoir bataillé aux côtés de Bwana Riziki, le maître du gambusi.

longtemps, Soubi est resté dans les rumbu : « *Du temps de mtrume Musa. A l'époque, on buvait pas mal de jus de plaisir. On jouait pour faire monter les esprits. On s'enivrait avec du jus de betterave. Et on finissait par être habité par ces mêmes esprits sur le retour* ». L'homme a le rire au visage. De lui se dégage une forme d'insouciance, de grâce mélangée, aussi. « *Je me nomme Athoumane Subira, mais les gens m'appellent Soubi, mon petit nom* ». Subira, comme pour dire la « patience ». Une qualité que lui prêtent volontiers ses amis. « *Mais parlons musique* », dit-il, comme pour couper court aux compliments. « *J'ai commencé jeune* ». Il parle ainsi des Rascas de son enfance. Une asso folklorique de Nyumashua - sa cité natale - au sein de laquelle il effectue ses premiers pas.

« *Busuri, un ami, avait une cassette de ndzendze. J'étais bluffé par le son de l'instrument* ». Au temps de l'alifube



Soubi chante la vie, les femmes, l'amour, la haine, les voleurs et les corrompus.



il n'a que 20 ans : « *Les gens entendaient parler de moi, voulaient savoir qui j'étais, de quoi j'étais capable* ».

Au retour d'un voyage à Sima, où sa bande défendait du wadaha, il rejoint le *Safinati Salama* - un groupe de Fomboni - en même temps qu'il décide de tenter sa chance à Moroni, où il intègre la menuiserie de la SAGC. Le groupe se disloque officiellement à la mort du président Abdallah : « *Chacun est parti se chercher un destin dans un coin* ». Lui, se découvre alors une vie de patachon à la capitale. Avec ses potes de barbecue : « *On faisait la fête, et on égorgeait le cabri en musique* ». C'est là qu'il rencontre Mwenyi Mmadi, un artisan ferronnier, son plus fidèle compagnon en musique, à qui il apprend les

subtilités du ndzendze. La rumeur s'empare vite de sa musique, qui sonne roots, et son rapport décomplexé au monde en surprend plus d'un, parmi ses fans. Son humour dévastateur, également.

Soubi chante la vie, les femmes, l'amour, la haine, les voleurs et les corrompus. Et quelques enregistrements à Radio Comores suffisent à asseoir sa renommée au niveau national. « *Un jour, Ben Abdou est venu me voir à Maluzini, accompagné d'un gars, Albada, qui promettait de m'emmener en France, après m'avoir interviewé pour RFI. Je ne les prenais pas au sérieux. Je me suis dit : ils se moquent de moi. Mais peu après, on est*



Soubi, lors d'un spectacle du Club Soirhane à Mirontsy.
© S.E | Fonds W.I

venu me chercher à Nyumashua, pour un voyage à Paris ». Soubi se retrouve ainsi à l'affiche du festival Africolor en Seine Saint-Denis. Avec l'un de ses morceaux gravés sur un album : *Musiques traditionnelles des Comores*, chez Buda Musique. Entretemps, Studio 1 le prend en mains, en tandem avec Boina Riziki, pour un premier album, grâce à un financement inattendu du CICIBA. Un projet qui attire l'attention du label allemand Dizim Records, qui les signe en Europe.

Le reste de l'histoire est connu de ses fans. Le président Azali lui décerne un Gambusi d'or, et le président Iklililou, de son côté, le confirme en grand défenseur du patrimoine. « *La musique, confie-t-il, cependant, n'assure aucun avenir au Comorien. Ailleurs, oui, mais pas ici ! Elle me fait voir du pays. Mais ça ne va pas plus loin* ». Le domaine qui interpelle ses compatriotes, selon lui, est la politique, et non la musique. « *Imagine l'argent qui va circuler durant les élections présidentielles. De l'argent foutu en l'air. On a un patrimoine riche, mais la culture n'intéresse personne. Il n'y a même pas de conservatoire. Les gens préfèrent apprendre la politique à la place* ». Il donne l'exemple de Salim Ali Amir, un des artistes les plus consacrés de la place : « *Il doit sans cesse se battre pour garder la tête hors de l'eau. Si c'était un travail, il poursuivrait jusqu'à la retraite. Mais qui rêve de retraite en musique ici ?* »

Les fins de mois difficiles le tourmentent. « *Je pars en tournée, et avant même de rentrer, j'ai les problèmes qui m'assaillent* ». Deux femmes, huit enfants, dont six portant son nom, et des soucis en pagaille. A bientôt 60 piges, Soubi s'interdit tout dérapage incontrôlé. « *Je ne suis plus un gamin. La musique que je fais se doit d'être intelligente. En fait, il y a deux temps en musique. Il y a un temps pour le plaisir à l'état pur, et un temps pour gagner sa vie. Le plaisir, ça se passe entre 20 et 40 ans. Tu peux jouer sans être payé, pour séduire les filles, et pour plein d'autres raisons. Au-delà, tu as des responsabilités, l'éducation des enfants à assurer, tu ne peux plus aller brailler pour rien devant le public. A l'âge que j'ai, je dois assurer l'écolage des enfants, leur assurer un meilleur avenir* ».



Soubi.
© S.E | Fonds W.I

Il repense encore à ses fins de tournée à l'étranger. « *A chaque fois, j'ai le sentiment d'avoir déjà dépensé ce que j'ai gagné, avant même d'être revenu au pays. Les gens t'envient, se disent que tu gagnes énormément, pensent que tu es riche, alors que tu mendies* ». La musique lui a permis de voyager et de découvrir l'Ouzbékistan, mais ne le nourrit pas assez. « *Il n'y a pas de perspective, comme c'est le cas pour d'autres pays* ». S'il survit, pense-t-il, c'est grâce à ses marmites, qu'il fabrique en nombre dans un atelier situé en périphérie de Moroni : « *Avec une ou deux marmites, je peux toucher entre 2500 et 5000, de quoi voir venir. Et c'est tous les jours que je les gagne, alors qu'avec la musique...* ». Une assurance-vie alternative : « *J'avoue que je ne pourrais pas m'asseoir là à attendre que la musique subsienne à mes besoins* ». Même s'il y a consacré plus de temps : « *Les marmites, c'est depuis les années Djohar, alors que la musique me ramène à un temps plus jeune* ».

Il n'empêche qu'il ne se voit pas arrêter, sans avoir commis son grand retour dans les bacs. Après trois albums enregistrés aux côtés de Boina Riziki, après des collaborations plus ou moins réussies, avec le slameur marseillais Ahamada Smis notamment, Eliasse et Mwenyi Mmadi, avec qui il a tourné en trio, Soubi rêve de son premier opus solo. « *Comme ça, il restera quelque chose après ma mort. On pourra se dire que j'ai réussi à faire œuvre. Je veux faire mon petit album et le poster dans les airs à mon tour...* »

MOUNA B.

1. Instrument à cordes, souvent complice du *gambusi*.
2. Des chaussures clinquantes/ Sacs sous les aisselles/ Elles n'ont jamais un rond
3. Sorte de milice « révolutionnaire », chargée de régimenter les quartiers, et leurs habitants, à l'époque du président Ali Soilih.
4. A l'instar du *gungu*, tradition de justice populaire, où l'on stigmatise, entre autres, l'accusé. Le mot *gungi* vient de la toile de jute.
5. *Mkayamba*.

Naniho en shimwali¹

Relecture du recueil, inédit à ce jour, d'une jeune autrice, originaire de Fomboni à Mwali. Mahé Mouri - de son vrai nom Moritadhoi Loukile - nous fait partager les particularismes et la singularité de cette île. Naniho, son texte, est un poème en fragments, écrit en langue shikomori, en shimwali plus exactement, dans un style rappelant l'oralité du slam, et qui se lit telle une comptine.

Le titre *Naniho* pourrait faire sourire sur la petite île. Car le terme est un cliché, quelque peu moqueur, fort véhiculé à Ngazidja et à Ndzuani, fonctionnant comme marqueur linguistique du parler de l'île. Mahé Mouri² reprend le concept du *naniho*, le tourne en dérision et l'impose telle une affirmation identitaire. Cette reprise invite au dépassement de la caricature et à la découverte de Mwali. Dans son texte, l'autrice aborde des thèmes aussi universels que l'amitié, l'enfance, l'amour ou la trahison.

Les fragments du texte liés à l'amour sont les plus nombreux. Ils portent sur l'amour conjugal, et sont présentés de manière chronologique dans le recueil, comme pour reprendre le cycle d'une histoire de couple ou de vie. *Msharusi* pour la mariée, *Nikahi* pour l'union, *Anduyi* pour la maîtresse, *Kwaheri* pour l'adieu au mari aimé, *Twalaka* pour la répudiation, *Nyadza* pour la belle-mère et *Shikanda sha mwiso* pour l'enfante-

ment... On s'attardera davantage sur certains fragments évoquant Mwali et ses particularités, tels que *Miradji*, *Dzodzi*, *Mantiti*, *Dangadzo* ou encore *Msafara*. Ils permettent de mieux saisir la complexité de ce titre, *Naniho*.

Mahé Mouri reprend la rythmique du slam, le texte est chanté et les tournures anaphoriques sont très présentes. Une écriture faussement naïve, pouvant frôler la légèreté dans l'abord de certaines thématiques, à l'image des premiers textes. Ces derniers donnent l'impression de transcrire la parole, le regard, d'un enfant sur son quotidien, son monde, mais dans une langue soignée, maîtrisée, recherchée. D'aucuns parleraient ici d'un bon shimwali à l'œuvre. Le texte reste imagé, et abonde en métaphores.

Les deux premiers fragments, *Nyama* et *Miradji*, nous plongent *in medias res* dans un imaginaire typiquement mohélien, avec la célébration populaire du *Miradji*. Description faite à travers les yeux d'un enfant, prenant part aux réjouissances. Le premier, *Nyama*, s'ouvre sur la description gargantuesque d'un repas : « *singa idja'ya na mnara wa zio* ». On assiste au rituel du partage autour de l'événement : « *ata djeli mkoripova mhombe mia, ridjo ya towa, karisina hasara* ». Dans le poème *Miradji*, l'auteure use du procédé de l'énumération, pour retranscrire, de manière minutieuse, le rituel autour de cette fête. A l'exemple des préparations de galettes en tous genres, sacrifice et effervescence. Le *Miradji* est le jour où le prophète Muhammad a voyagé de la terre vers les cieux.

Aux Comores, le jeûne est recommandé ce jour-là. Cependant, une certaine ferveur subsiste à Mwali, où l'ascension du prophète Muhammad est commémorée plus que dans les autres îles. Mahé Mouri le montre, dès la première phrase, en soulignant que la tradition du miradji est plus qu'une fête religieuse : « *mila zatru ziri hambi'a, ri dungu* ». Une tradition aussi ancrée que le *shungu*³ : « *mwezi shirini na saba sawa na shungu* ».

Le texte *Dzodzi* - un songe - pourrait faire écho au célèbre *I have a dream* de Martin Luther King. Dans ces îles, les inégalités sociales sont si vives. Une frontière invisible, mentale, sépare les mondes, des bien-nés de ceux de basse extraction, respectivement appelés : *makabaila*, *wafaume*, *wawungawana* / *wamatsaha*, *waruma*, *wakoni*. Le poème nous projette dans un univers idéalisé où le *kabaila* (le maître ?) serait frère avec le *mkoni* (l'esclave ?) : « *ahibu atere nkarobwe ne ambe mkoni magoshi yahe. Ali shiani hahe bila um rungama* ». L'interjection « *Mambo !* » qui ouvre le poème montre bien le caractère extraordinaire, voire irréel, de cette relation nouvelle : « *yano midjuza* ».

L'auteure décrit le rapport dichotomique entre dominants et dominés : « *kabaila wae pvedza udji pva ulibawu na udji rema shifuba* ». Le kabaila impose sa loi, se considérant supérieur et le mkoni se soumet : « *mkoni de atrikao nkuni, wandru wa pihi. Mkoni de alowao zinfi wandru wali. Mkoni de ngalidziao nyumba ya kabaila asi vundziwe* ». La répétition anaphorique du terme *mkoni* souligne encore plus les principes de

Loukile Moritadhoi à Mirontsy. © S.E | Fonds W.I



domination et de soumission de l'être. Mahé Mouri imagine donc une autre possibilité, une évolution des mentalités, grâce à laquelle le *mkoni* se verrait respecté : « *mkoni nge stehilwa* ». Il est accepté dans le cercle : « *akubaliwa shunguni, nge djuo ula na wananya* ». Le *mkoni* serait un homme à part entière, un être aussi accompli que tous les autres.

Dangadzo - le jeu - évoque plus exactement un jeu d'enfants. Le poème s'ouvre sur une comptine : « *kula ka piha imasadza, katsola izilo* ». Celui qui n'a pas cuisiné, ne mangera point. Une chansonnette typique de l'île. *Imasadza* fait référence à un repas imaginaire, souvent préparé par les enfants, lors de leurs moments de liberté. Une initiation au partage, au vivre-ensemble. Des notions présentes, dès le premier fragment du texte. Cependant, le poème s'articule autour des joies apportées par la présence d'un enfant dans un foyer, aux différentes étapes de sa vie. La naissance, les premiers mots, la scolarisation, l'adolescence, l'amitié, etc.

1. Variante dialectale du shikomori, parlée à Mwali.
2. Nom emprunté à sa grand-mère, dont use parfois Moritadhoi Loukile pour diffuser ses textes.
3. Utopie du cercle, mariage coutumier, ciment social.

Mantiti est un poème sur les fiançailles de la grande sœur, ainsi nommée. La phrase d'ouverture : « *ndzi ka isi truwa pvontsi* » annonce l'ambiance, traduit une effervescence associée à une première étape du mariage. On retrouve chez l'auteure ce sens de la précision, reprenant des expressions mohéliennes non usuelles, les posant parfaitement dans le texte, pour recréer un contexte, sans que cela ne paraisse pompeux.

L'auteure nous décrit la confection des colliers à fleurs « *suradji* ». Celle des gâteaux : « *biskuti, imakarara, zihondro, kachatoi ya madjoiyi, koko trende, ata haluwa* ». Nous convie au rituel de préparation de la promise. Un procédé d'énumération qu'elle reprend à chaque fois qu'elle décrit des pratiques spécifiques à la petite île. L'appellation *mantiti* est une de ces spécificités, mais n'est utilisée qu'entre sœurs, et non entre frères.

Le fragment *Msafara* fait la description d'un voyage en mer à bord d'un *kwaso* de Mwali à Ngazidja. Il nous dresse une image carte postale, où il est question de beau temps et de danse des poissons : « *matso yawo nge ya rengao mapitsha/kayana uparo ulawa rohoni* »

Mahé Mouri reprend la rythmique du slam, le texte est chanté et les tournures anaphoriques sont très présentes.



hawo », « *bahari ilala dzayo uri dara ya nyongolwa shitrandrani* ». Image qui vient contraster avec ce que l'on retient des traversées, vers l'autre île, Maore. Mahé Mouri termine son texte, en reprenant une maxime très connue dans le pays - « *msafara wa mwali Shindini* » - mettant ainsi en exergue la proximité avec l'île sœur de Ngazidja, et par extension, les relations ancestrales de ces îles de lune.

Mahé Mouri nous fait découvrir Mwali dans *Naniho*, île peu connue de ses concitoyens. On y découvre ses particularismes et sa singularité, et surtout son parler riche et imagé, révélant une certaine préciosité de la langue. Un parler préservé, très peu influencé par les emprunts au français, à l'inverse des autres variantes dialectales de l'archipel. Un recueil à lire dans sa facture originelle, en attendant une éventuelle traduction. Les bons textes en langue comorienne sont si rares, surtout de la part d'une génération d'auteur(e)s comme celle de Loukile Moritadhoi, dont c'est le premier texte en quête d'éditeur. A vingt-cinq ans, elle est l'une des premières promesses du genre sur l'île...

FATHATE HASSAN

En 2017, Loukile Moritadhoi a reçu le 3^{eme} prix du concours Africa Poésie de Yaoundé au Cameroun.



PATRIMOINE CULINAIRE

ROUGET

Nfi ya hadzwa par temps de malbouffe

Recette de cuisine et réveil des papilles. A Mwali, les gourmets s'étonnent encore de voir les poissons fondre sous leur palais, avec la fraîcheur de l'aube nichée dans les arêtes. On y sert encore du bouillon de tacca (ubu wa ndridi) à la louche et des galettes de riz enrobées de miel-coco (mafenenetsi), avec un humour d'arrière-cuisine qui se conjugue assez bien avec cette terre, si rouge-argile et si enviée de tous.

Les histoires, croit-on, ont un début, et pas de fin. Aller à Mwali revient donc à s'engouffrer au paradis du goût, avec des images de ventre repu, difficiles à effacer d'un trait d'esprit, une fois repris l'avion. Le tout est de ne pas se tromper de cantine, lorsqu'on y débarque. Il est même très important de tomber dans une marmite de bonne famille, encore nourrie aux vieilles recettes ancestrales. Sur l'ensemble de l'île, cuisiner est une chose sérieuse. On n'y mange surtout pas pour se rassasier comme ailleurs dans l'archipel, mais pour se nourrir. La nuance nous éloigne de l'angoisse alimentaire. Il est plutôt question ici de gastronomie populaire.

pas sur le feu. Une fois exprimée vos envies de chair océane, faites votre tri de poiscaille sur le bord de mer, au retour des pirogues ou des kwasa, tôt le matin, tard le soir.

Du poisson de roche, par principe. Exprimez un intérêt certain pour les rougets. « Même avec des poissons noirs, ça peut très bien goûter », dira une cousine. Mais faites-nous confiance, même s'il vous faut battre le sable à l'aube naissante ou dévaler le long de la roche accidentée sur les côtes, afin de cueillir le pêcheur au sortir de son ngawa – version encore non motorisée du patrimoine des eaux comoriennes. Ne pas

La nuance nous éloigne de l'angoisse alimentaire. Il est plutôt question de gastronomie populaire ici.

JJ

hésiter à le héler de loin. Ne pas s'offusquer de son courroux affiché, sous peine de se retrouver à négocier à vil prix dans le tohu-bohu du grand marché. Les hommes qui taquinent le poisson de nuit, avec un pétromax à la flamme vacillante pour seul compagnon, ont l'humour aigre. Ils sont ronchons de nature, et finissent souvent par ternir la mauvaise foi des marchandes de poissons, à coup d'éailles verbales, bien soupesées en bouche. Peu de mots dans leur jargon, mais toujours ils font mouche, l'esprit espiègle.

Une règle, parmi mille, même si elle paraît non écrite : ne pas s'emballer, trop, devant eux. Savoir encasser et dire son chiffre. Combien, la bête ? On pèse ? On soupèse ? Un regard suffit pour jauger. L'essentiel ? Bien connaître son poisson. On ne choisit pas n'importe quelle bête, pour un festin de *nfi ya hadzwa*. L'expression n'a pas son pareil dans le shikomori. Une fois choisi, le poisson voit, paraît-il, son âme se répandre dans les airs, en s'imaginant la pire des cuissons. La vérité, c'est qu'il peut se retrouver condamné à fouler le palais grotesque d'un bouffeur de riz au coco, sans autres manières que de mâcher du grains pour remplir une panse. Pour mériter de hanter les souvenirs d'un fin gourmet, la bête a besoin de fighter avec un fil carnassier lors d'une capture sauvage. Histoire de nourrir les récits du jour. Mais la prise ne doit être ni trop grande, ni trop grosse. On parle de ces poissons qui, de leur vivant, se pavent, non loin des hommes, non loin des rives, et non de ces monstres



Nfi ya hadzwa na mahogo. Un délice... © M.I | Fonds W.I

traqués au large par les chalutiers européens. On ne parle pas de la bonite, jadis réservée aux esprits apaisés de la mer. Et dire qu'on n'en mangeait quasiment pas, il y a encore trente ans. Aujourd'hui, on en fait de la « sardine surdimensionnée » – une horreur ! – à toutes les saisons.

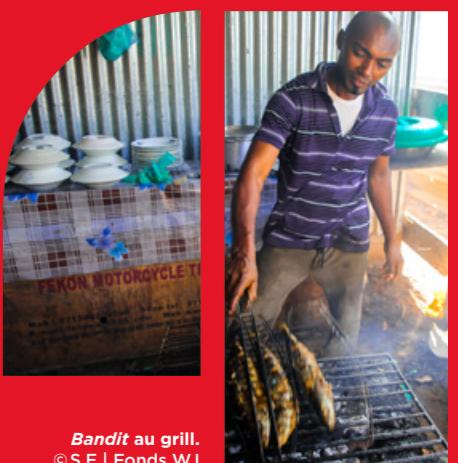
Exigez votre poisson de roche pour le plat de *nfi ya hadzwa*.

La recette est vieille de plusieurs siècles. Elle se transmet de mère en fille, n'est pas tout à fait un secret d'alcôve, mais elle exige le coup de main à l'ancienne, le vrai, unique. On prétend que les mamans murmurent des prières au poisson pour se faire pardonner d'avoir à le cuire avec autant de malice. En cuisine, elles prennent la bête à pleines mains, l'écaillent, et l'évident. Attention à ne pas dépiauter la tête ! A ne pas l'assaisonner, du moins pas tout de suite. Préparer un lit d'épices au goût fruité, choisies avec amour. Piment écrasé avec du sel de Bimbini, si vous en avez, sous le coude. Pour gérer le taux de cholestérol, il n'y a pas mieux. Cela vous change du sel

dans l'archipel, on ne peut qu'apprécier la ferveur avec laquelle les familles à Mwali arrivent à maintenir cet art du goût, qui ne laisse aucune place à la tristesse du diabète et des AVC. La simplicité des plats dans l'île ramène à des régimes alimentaires, complètement en phase avec l'environnement immédiat. Un patrimoine culinaire aux origines populaires, fondée sur une production saine, locale, saisonnière. Profitant aux circuits courts, échappant à la courbe en hausse des additifs dans l'alimentation vendue en boutique. La plie des arts de la table survient lorsqu'on veut bouffer vite, sans se fouler.

Mais si jamais vous n'avez personne pour vous offrir ces petits moments d'une grande saveur à table, faites comme nous, en arrivant à Fomboni. Rendez-vous chez *Bandit*, une gargote, où les élites de passage, faisant frémir la chair du poisson sous la dent, s'en donnent à cœur joie. Une baraque en tôle, promise à la modernité, sans excès de fantaisie, ni de décors. La musique est à chier, lorsque ça barbote dans les baffes. Mais là n'est pas l'essentiel. *Bandit* est un nostalgique du slow food familial, déguisé en marchand de goût de terroir. Il vous reçoit chez lui avec le sourire, la larme à l'œil, à force de veiller de près sur ses grills de poisson, à la fumée ensorcelante. Des bêtes du petit matin, là aussi. Il arrive qu'on les voie frétiler au fond d'une cuvette dans sa cour. Et un fumet qui vous retient la panse à l'air, dès lors que ça crise sur le feu. Une cuisine faite en toute liberté, qui vous réconcilie avec un pays parti en vrille depuis que s'est ouverte la campagne des *mabawa* sur-congelés.

SOEUF ELBADAWI

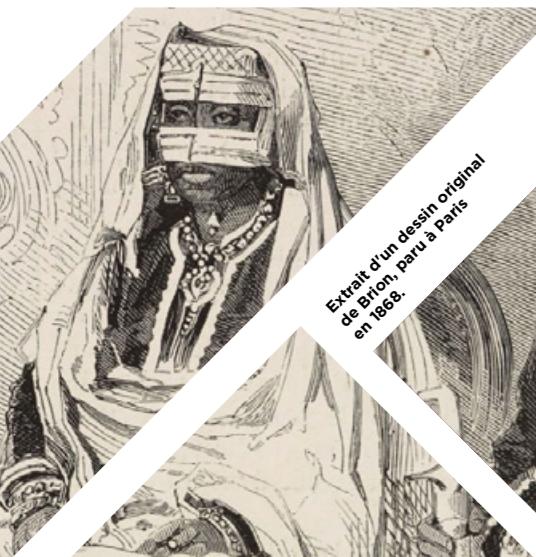


Bandit au grill.
© S.E | Fonds W.I

HISTOIRE DJUMBE FATIMA

Ramanetaka, Makadara, Lambert et Fleuriot

Consacrée à Mwali au 19^{ème} par la France conquérante, un temps menacée par la présence anglaise à Ndzuani, elle sera le jouet de Joseph Lambert, dont l'ambition première se résume à fonder une usine sucrière sur l'île.



Extrait d'un dessin original de Brion, paru à Paris en 1868.

histoire de Djumbe Fatima - Fatima Soudi Binti Abderrahmane - est celle d'une femme abusée, reine de la petite île, née à Wallah en 1836 de parents venus de l'île rouge pour échapper à une répression politique. Son destin se raconte tel un mélange sans nom, où des prétendants se précipitent à son chevet, afin de la déposséder de son héritage. Les spécialistes la dépeignent volontiers comme la souveraine malgache d'une île comorienne sous contrainte française. Elle est née fille d'un usurpateur, Ramanetaka, cousin fugitif de Radama 1^{er}, venu se terraer à Mwali, après l'assassinat de ce dernier.

Ancien gouverneur de la province de Majunga, Ramanetaka, prête allégeance au sultan de Zanzibar, en débarquant dans l'archipel, pour être

sultan de Mwali, sous le nom d'Abderrahmane. Son règne cruel sur l'île se distingue par son extrême violence. Il est connu pour avoir assassiné Boina Kombo et Abdallah, à la suite d'une tempête. En 1841, l'année de sa mort, sa fille, Fatima, sous la régence de sa mère, Rovao, a juste cinq ans. Elle est mise sous l'autorité de Mme Droit, gouvernante désignée par les amis de Passot, qui venaient de mettre Maore en coupe réglée, s'apprêtant à conquérir le reste de l'archipel. Créole mauricienne d'origine madécasse, Mme Droit, institutrice passée par l'école des bonnes sœurs à Saint-Denis de la Réunion, est chargée de transmettre des valeurs chrétiennes à la jeune princesse, avant que la France ne décide de l'INTRONISER reine en 1849, en projetant de lui trouver un mari.

L'entourage immédiat de la souveraine se débrouille pour se débarrasser de la gouvernante, morte empoisonnée à l'hôpital de Mayotte, et marier Fatima selon les rituels musulmans à un prince du nom de Saïd Mohammed Nasser Makadara. Un mariage célébré avec faste à Zanzibar en 1852, qui leur donne trois enfants. Une descendance qui vient gêner les appétits de pouvoir des principaux ministres de la reine, Tsivandini en tête. La marine française s'en mêle, et comme pour annoncer les tragédies politiques futures, fait disparaître le mari dans des conditions encore inexpliquées par les historiens. C'est alors que l'entourage essaie de rapprocher Djumbe Fatima du prince Said Omar à Ndzuani que les Anglais semblent contrôler. Ce mariage ne dure pas, et les Français en profitent pour

exiler Tsivandini, avant d'introduire Joseph Lambert dans sa cour, personnalité trouble chassée de Madagascar, mais stratège implacable dans cette période de conquête.

Devenu l'intime de Fatima, Lambert l'amène à signer une convention, le rendant maître des terres de Mwali pour une durée de soixante ans¹. Un marché de dupes auquel la jeune reine, désemparée, a du mal à se refuser. A la mort de la reine Ranavalona en 1861, Lambert - duc d'Imerina prétendu - tente un retour sur Madagascar, et Djumbe Fatima en profite pour abdiquer, en faveur du sultan Muhammad, son fils aîné, pensant ainsi mettre fin aux ambitions du planteur français, dont elle a enfin compris le dessein. Maore, sous tutelle, bombarde la baie de Fomboni, en soutien à Lambert, avec les navires armés de l'amiral Fleuriot de Langle. Paniquée, Fatima s'enfuit vers Zanzibar, où les Anglais l'encouragent à solliciter l'arbitrage de l'empereur, Napoléon III, en 1868.

Il a été question,
il y a quelques années,
de réhabiliter
la mémoire de Djumbe
Fatima sur l'île
de Mwali.



Reproduction d'une œuvre de Brion, parue le 18 juillet 1868 (N°1325) dans l'hebdo français *L'illustration. Journal universel*. Réalisée en 1978 sur les murs de l'Hôtel Karthala par Moussaïd, artiste-peintre comorien. © S.E | Fonds W.I

Son voyage à Paris n'a aucune conséquence sur les événements. Mais la presse, par souci d'exotisme, s'empare de sa personne et en fait ses choux gras.

Le retour de la reine à Fomboni en 1871, où Lambert joue les tuteurs auprès du sultan Muhammad, se conclut par un deuxième bombardement français, qui n'empêche pas la réconciliation entre les deux amants, Lambert reprenant sa place dans le cœur de la souveraine quelque peu déchue. Le français se meurt en 1873. A la mort de son fils Muhammad un an plus tard, Djumbe Fatima remonte sur le trône, un peu désemparée, vraisemblablement incapable d'affronter les enjeux du moment. Emile Fleuriot, le fils de l'amiral de Langle, la prend alors pour épouse et s'empare des plantations de Lambert, dont il devient l'unique gérant. Le couple aura deux enfants, dont la fameuse Salima Mashamba binti Saidi Hamadi Makadara, présentée comme la dernière souveraine de Mwali, sans avoir régné², à cause notamment des

intrigues de Tsivandini Mahmudu bin Mohamed Makadara. Djumbe Fatima, elle, s'est éteinte en 1878 à Maore, dans l'indifférence générale, selon l'historien Mahmoud Ibrahime.

Il a été question, il y a quelques années, de réhabiliter la mémoire de Djumbe Fatima sur l'île de Mwali³. Un travail mené par l'une de ses descendantes, Anne Etter, présidente de l'association *Développement des îles Comores*, élevée par ses origines au rang de chevalier de l'Ordre national du mérite en France et de chancelier de l'Ordre de l'étoile de Mohéli. Un travail qui n'a eu qu'un écho maladroit dans une mémoire archipélique encore en peine, s'agissant de l'histoire coloniale récente. Le poète Saïndoune Ben Ali dans *Testaments de transhumance* (Komedit) se demandait : « Comment mouvements de mers / érigent sultans sur bordels sauvages ? » Il parlait de ce paysage « ou le fruit du cri d'une fille-reine / nourrit la verdeur océane, l'errance et le songe ». Des « blanches

amours de reine », il ne retenait que « le visage tombant dans la brume / continûment dans la brume ». A cette reine devenue « jouet du maître », le poète adressait ces mots : « Ma reine tu n'as jamais été ma reine / Dans l'île les pierres éclatées portent deux noms et des banderoles de bienvenue ». De quoi semer le doute, relevait Kashkazi en 2007, sur le destin d'une reine, qui, jamais, ne fut symbole d'une résistance face à la pénétration coloniale. Bien au contraire, elle donne l'image d'une alliée indéfectible de la puissance française dans le pays.

FARAH ZINEB

1. 42% de la surface cultivable.
2. Elle a subi les régences de Fadeli bin Othman, de Balla Juma et d'Abudu Tsivandini Mahmudu bin Mohamed Makadara, avant d'être chassée de l'île par les résidents français. Epouse de Camille-Paule, elle cède officiellement son trône à la France en 1902. Une stèle à Pemba dans la Haute-Saône en Bourgogne-Franche-Comté, où elle est enterrée, porte cette mention : « Ursule Salima Mashamba, reine de Mohéli, dernière reine comorienne, la fidélité d'une petite-fille de Anne Etter et Raymond Riquier (2012).

Les histoires de Mfalume Mtsambu

Depuis bientôt un an, l'Union se vit dans la tourmente. Pas la période la plus exceptionnelle que le pays ait jamais vécue, mais une période sombre, durant laquelle les partisans du droit s'inquiètent du pire. L'avenir nous le dira ou pas, mais les témoignages abondent sur les réseaux sociaux, où le débat se focalise notamment sur la légitimité ou non des élus de la nation.

Un constat que personne n'avance, et qui, pourtant, résume la situation : celui de la démocratie en crise dans une société jalouse de son passé consanguin et autocentré en matière de pouvoir. Les Comoriens se montrent méfiants à l'égard de leurs élus. Intrigues, suspicions, indignations et confusions générèrent des tensions. Où l'on se rappelle le temps de *Mfalume Mtsambu*. Une institution populaire, à une époque où le sultanat n'existe pas encore sur la petite île. Un autre mode de gestion politique que l'avènement de Ramantaka sur le trône fera disparaître...

« Les habitants de Mwali se rassemblaient à l'ombre d'un sagoutier pour régler leurs affaires. Des gens issus des cinq composantes de l'île », confie Salim Djabir, sociologue. Les habitants de Mwali se réclamaient ainsi d'un système rassembleur, évitant les polémiques en

politique, dans la mesure où les décisions, prises au sommet par les représentants de la communauté, étaient attribuées à ce personnage rendu emblématique. Le sagoutier, connu sous le nom fameux de *Mfalume Mtsambu*. Une sorte de totem politique, solidement ancré dans l'imaginaire de l'archipel. Un arbre dont la culture exige de la patience et de la sagesse. Le sagoutier incarne par sa solidité la force et la longévité.

Le schéma était on ne peut plus simple. Il se produisait un regroupement de toutes les couches sociales, associant les personnes d'influence (régionaux, coutumiers, magico-religieux, etc.) à un même niveau d'égalité, dans un endroit secret, où les intérêts de la communauté étaient exposés dans leur complexité, sans retenue. Dans le cercle convié, explique Djabir, « il y avait trois catégories principales. Il y avait là des gens de la coutume (wandru wa mila na ntsi). Des sorciers, des gens maîtrisant le savoir de la nature (ilimu dunia). Des chefs religieux (mazehu ya dini). Issus des cinq composantes régionales (djera) de la communauté d'île. Ces gens allaient s'asseoir à l'ombre du sagoutier pour discuter du Mwali dans son ensemble ».



Salim Djabir.
© S.E | Fonds W.I

Une manière habile de préserver la cohésion sociale, et l'impartialité des décisions prises lors de cette assemblée. « Appréciez ce principe ! insiste Djabir. A l'ombre du sagoutier, ils faisaient leur affaire, et ils allaient ensuite annoncer la volonté du *mtsambu*, et non celle d'une personne, importante soit-elle, de la communauté ou d'un village ». Loin d'être dupes, les habitants de Mwali s'imaginaient bien que *Mfalume Mtsambu* n'était que cet arbre séculaire à l'ombre duquel se nouaient parfois de petits arrangements entre gens de pouvoir et représentants de la plèbe. Mais ils le

considéraient comme le moyen ingénier de s'extirper des querelles d'autorité et de compétence, autorisant les négociations les plus âpres, au sens politique du terme, sans fragiliser les équilibres de pouvoir. *Mtsambu* refroidait l'arrogance des uns et le mépris des autres, en forçant les représentants missionnés (les élus) au respect du vivre-ensemble, à une époque où le concept de pouvoir central n'existe pas cette partie de l'archipel. « Cette idée à *Mwali* est venue sur le tard. Fomboni n'a jamais été une cité-Etat, au sens où on l'entend », pense Salim Djabir.

Une victoire certaine pour les habitants de l'île, puisque cette assemblée, représentative de leur diversité, l'emportait sur les velléités de pouvoir de quelques-uns. *Mfalume Mtsambu* était assurément le lieu d'une utopie collective. Il ne venait à l'idée de personne de contester la mesure et le sentiment d'équité, régnant à l'ombre du sagoutier. *Mtsambu* était synonyme d'une démocratie à l'horizontale, au sein de laquelle les ambitieux apprenaient à être loyals envers leur communauté et à consolider leur sens du devoir, en étant humble. Evitant l'embrasement et les passions inutiles, *Mtsambu* figurait une sorte de collège des sages avant l'heure, noyant les egos et les prétentions des représentants élus dans les racines du sagou. Et tout le monde de s'exclamer : « Si *Mfalume Mtsambu* l'a dit ... »

Dans une sortie datée du 15 mai 2019, le Collège des Sages - institution reconnue d'utilité publique, et dont le rôle est de veiller à la cohésion sociale et au vivre-ensemble - par un texte signé de son président, Damir Ben Ali, insistait sur un moment important de l'histoire contemporaine. Celui du serment prêté à la zavia shadhulii de Moroni en 1956, pour sceller la réconciliation de Saïd Mohamed Cheikh et du prince Saïd Ibrahim, devant tous les représentants politiques de l'archipel. « Lorsque notre communauté nationale, relève Damir Ben Ali, anthropologue et historien, fait face à une crise si violente dans [...] nos relations, sociale, culturelle, politique, et même dans nos pratiques cultuelles, nos guides sur la voie de la foi en Dieu, nos intellectuels et nos cadres techniques et politiques se rassemblaient dans les mosquées pour prier ensemble et demander pardon au Créateur [...] ils enterraient la

Un système rassembleur, évitant les polémiques inutiles en politique.

hache de guerre et se pardonnaient mutuellement. Ceci permettait d'oublier les propos incontrôlés, les comportements irresponsables et ouvrait la voie vers un dialogue franc et constructif dans l'intérêt du pays ».

Tout en se réclamant du sacré, *Mfalume Mtsambu*, lui, misait davantage dans une geste humaine, où les habitants de cette île, même s'ils attribuaient leurs décisions - situation qui peut paraître

absurde de nos jours - à un arbre, reconnaissaient pertinemment leur responsabilité collective dans la gestion de ce monde. Mais il est un point défendu dans la déclaration du Collège des Sages que *Mtsambu* n'aurait certainement pas renié : « *Notre histoire sociale et politique nous a appris que tout conflit, quel que soit sa nature, se règle par la mobilisation, la concertation et le dialogue* ». Ainsi, contre « l'anarchie » et le « chaos » que redoutent les Sages de l'année 2019, Où l'on se surprend à imaginer l'avènement d'un sultan *Mtsambu* newâge, dont la grandeur ne ferait pas oublier la responsabilité du citoyen dans le naufrage que d'aucuns se contentent d'énoncer, aujourd'hui. Car comme le signifiait un jour ce fou du Sud-Bambao : « *mnyezi mngu woi/ mtsitsio mriha/hata mum'sisi idjongo* ». Force est de reconnaître que la petite île était en avance sur ces questions de démocratie représentative...

SOEUF ELBADAWI



Des pieds de sagoutier. © M.I | Fonds W.I





ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TERRASSEMENT

EN ROUTE POUR LA CONSTRUCTION !

NOTRE MÉTIER :

Créée pour satisfaire un besoin spécifique de terrassement pour la construction de maisons individuelles, l'Entreprise Générale de Terrassement (E.G.T.) propose aujourd'hui une gamme de services et de produits diversifiés

ROUTES

Construction et entretien de revêtements routiers et industriels
Réhabilitation routière



CONCASSAGE

Production et vente d'agrégrats



BÂTIMENTS

Construction et Réhabilitation



NOS CLIENTS ET NOS réalisations :

LAFARGE-HOLCIM
(dépôt de ciment)



BOLLORÉ AFRICA LOGISTICS
(terre-plein du port de Moroni)



PALAIS PRÉSIDENTIEL DE BEIT-SALAM
(accès routier et parking)

1^{ère}
ENTREPRISE ROUTIERE
DES COMORES DEPUIS
PLUS DE 30 ANS

EGT est une entreprise BTP aux valeurs familiales qui s'appuie sur une équipe compétente, expérimentée et soudée.

NOS PARTENAIRES :

COLAS - CARE INTERNATIONAL

Moroni Petite coulée
[www.egt-comores.com](http://www egt-comores.com)
info@egt-comores.com
Tel: 773 23 39

©AB Médias



GRANDE COMORE
ANJOUAN
MOHELI
TANZANIE



ENVOI EXPRESS
de VOS COLIS ET COURRIERS
en moins de

24h 7j/7

AB Pack Express
Immeuble Matelec Oasis
Moroni - Union des Comores
+269 369 32 32
+269 436 32 32

contact@abpackexpress.com



AB Pack Express

PAPA KE Les critiques sauront nommer



L'artiste en son jardin. © S.E | Fonds W.I



Hôtel Dubai, son atelier à Hoani. © S.E | Fonds W.I

“ J'ai appris sur le tas. Un regard, une vision, et beaucoup d'intuition. ”

Un personnage haut en couleur, du charisme et un certain sens de la vie. Infirmier, coach sportif, cultivateur, pêcheur ou encore musicien. L'homme a connu ses neuf vies comme les chats, et les a toutes vécues avec passion. De manière incroyable, la plupart du temps. Il a ainsi servi auprès du Mongozi¹ : « Une chance terrible ! Ali Soilihi me considérait comme un fils, m'a pris sous son aile à Mroddjuu, m'a offert une bourse pour Dar Es Salam, d'où je suis revenu avec le grade de lieutenant ».

C'est à Dar justement qu'il attrape sa vocation : « J'y ai vécu trois ans. J'y ai vu des dessins peints sur les murs, tellement réussis que j'ai pensé à des photos. Je me rappelle, j'ai usé de ma salive pour voir si les lignes s'effacerait. De là cette fascination que j'ai pour la peinture ». Papa Ke - de son vrai nom Ahmed Keldi - n'a pas connu les bancs d'une école d'art : « J'ai appris sur le tas. Un regard, une vision, et beaucoup d'intuition ». Mais lorsqu'il s'inscrit à un concours autour du parc marin de Mwali dans les années 1990, il remporte le premier prix.

1. Le « guide », nom donné au président Ali Soilihi.

Il se veut humble : « Il s'agit d'un savoir-faire que j'ai acquis avec le temps. Je ne me sens tributaire d'aucune case. Je m'applique juste à œuvrer dans le sens de la beauté. En pensant à celui ou à celle qui va l'exposer dans son monde ou sa maison ». Papa Ke travaille avec les moyens du bord. Des sacs de basmati ou de jute, du sable ou de l'argile : « Je fais feu de tout bois. Si je vous vois travailler, je me réapproprie la technique. Et je peux fabriquer mon matériau à partir de pas grand'chose. Je peux prendre du charbon et le transformer en matière à peinture ».

Il ne cherche pas à se définir : « J'ai un travail assez éclaté. Peut-être que les critiques sauront nommer mon travail. Moi, je ne peux pas le faire, je n'ai pas les codes ». A 61 ans, il se contente de vivre de sa peinture : « Grâce à elle, je n'emprunte pas. Il m'arrive même d'oublier de toucher jusqu'à mon salaire de fonctionnaire ». Ses peintures lui valent des distinctions nationales et régionales. Certaines se retrouvent dans des collections privées en Afrique du Sud.

S. ELB.

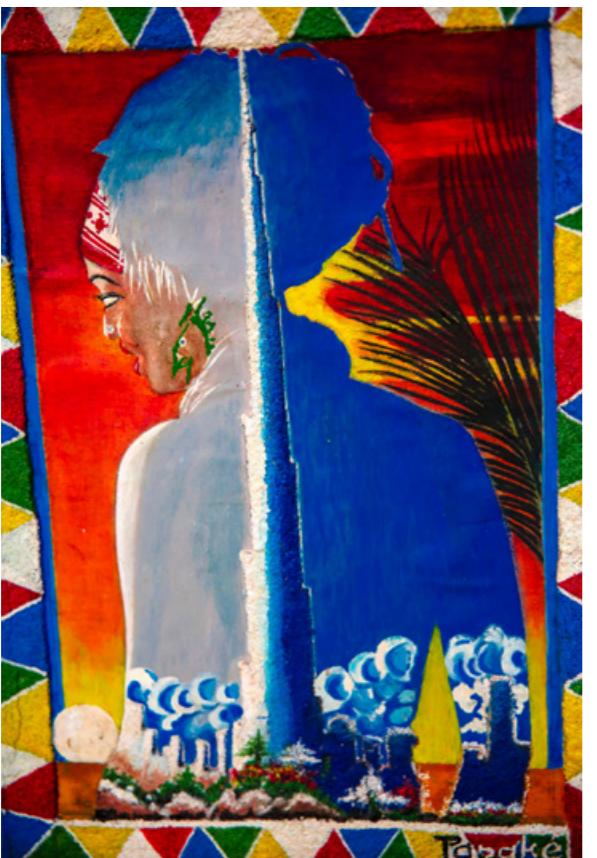


En haut : Histoire d'Outre-Monde.

Ci-dessus : Enfance de lune.

Ci-contre : La fable des îles-tortues.

© S.E | Fonds W.I



Il s'agit d'un savoir-faire que j'ai acquis avec le temps. Je ne me sens tributaire d'aucune case.

“ ”

Ci-contre : Hommage, femme.

Ci-dessous : La fable du cheikh, du gueux, de la princesse et de l'âne.

©S.E | Fonds W.I



MAB ELHAD

Mwali



Taquiner la bête est un art en soi.

Sur le panga se dresse la légende des familles de Fomboni, cette cité de tous les mohéliens. Les mariages sont cette occasion rêvée d'éprouver les limites du clan, en obligeant les corps à se plier en cadence devant la bête. Le ngoma nyombe – son nom – se danse à pas mesurés (hau uzuri), dans la liesse et la joie. Reconnaître les siens est un principe de survie dans cet espace. Mab Elhad, poète et photographe, s'y est invité, le temps d'un court récit. Une belle carte postale dépliée en cinq petits fragments. Ils sont tous là, les noceurs rassemblés, pour défier les sans-grade et se jouer du mépris de classe. Ne célèbre son mariage sur le panga que celui que les mânes reconnaissent et que les gardiennes du legs saluent de leur vivant. Ainsi se raconte Mohéli la cadette, sans fanfare, ni trompette. Juste dans le respect des traditions...



Jeune, dynamique,
ambitieux...
mais sans emploi ?

Envoyez-nous
votre CV !

KOMOR

recrutement

1ere agence de placement aux Comores
(tous corps de métier)

contact@komorjob.com
www.komorjob.com

Place Badjanani - BP 39 / Moroni - Grande Comore - 99.397 Comores
+269 773 06 07



GSA Comores

**TURKISH
AIRLINES**

A STAR ALLIANCE MEMBER

Ship agent

Tour agent

Concessionnaire en
douane (transit)



contact@comores-shipping.com
www.comores-shipping.com

Place Badjanani - BP 39 / Moroni - Grande Comore - 99.397 Comores
+269 773 06 07



COMORES TÔLES

FABRICATION
Des tôles sur mesure
0.01cm à 12m

TÔLES
Planes, Ondulées
Galvanisées et Prélaquées

ÉPAISSEURS
0.2 0.25 0.30 0.40

COULEURS
0.53 0.63 0.73
largeur 1m

**ACCESOIRES
ET BOISERIES**



Comores Tôles - BP:18 Mutsamudu-Pagé - Anjouan Comores
lookmanebadrane299@gmail.com

©AB Médias

Dévouée et responsable

Elle a 24 ans, est de Djwayezi, vit avec sa famille. Son nom – Bahiyat – évoque une beauté. Ses chefs la trouvent dynamique. Les clients, pareillement. Assistante marketing, elle taffe à l'agence AB de Fomboni.

Son autre petit nom – Oumilhair, née Ali Boinaid – est synonyme de vertueuse en arabe. Un critère, qui n'a sans doute pas joué dans son recrutement par la compagnie : « J'ai fait une formation en gestion et marketing à Mpatse. Après avoir obtenu un DUT en gestion des administrations, je suis partie faire une troisième année d'AES à Moroni. C'est comme ça que j'ai eu ma licence ». Un bel atout pour celle qui se voyait bien continuer en économie. « Comme je n'avais pas les moyens de poursuivre à l'étranger, j'ai choisi la gestion. C'est ce qui se rapprochait le plus de l'économie ». Son père, connu sous le nom du juge Hilali, ex consul des Comores en Afrique du Sud, souhaitant la voir évoluer dans le droit, comme lui.



“ Ce job m'apporte de la satisfaction, me permet de rencontrer du monde. ”

« Ce projet ne m'intéressait pas. Il y a trop de corruption dans le système ». Le père, qui a alors les moyens, selon elle, de l'envoyer à l'extérieur, ne l'a pas laissé filer. « Il avait ses raisons. Il pensait qu'une fille à l'étranger pouvait se perdre. Il préférait me voir évoluer sur place, pour garder le contrôle. Je lui en ai voulu. Je pensais surtout qu'en partant, j'avais toutes mes chances. Avoir eu mon bac et ne pas poursuivre comme je le voulais est le regret de ma vie ». A la fin de son périple universitaire à Ndzuani et Ngazidja, elle rentre au bercail. « Je suis revenue à Mwali, où j'ai galéé deux mois sans travailler ». Elle passe six mois en pharmacie comme vendeuse, ensuite. « Dans une enseigne appartenant à mon oncle, lequel oncle m'a d'abord fait suivre une formation de trois mois à l'hôpital de Fomboni. Ce n'était pas mal, mais je cherchais un boulot qui soit plus dans mes cordes. A la pharmacie, je n'étais pas toujours à l'aise ». A la suite d'un stage en agence chez AB, son CV retient l'attention de la direction, toujours à l'affût de personnel dynamique et motivé.

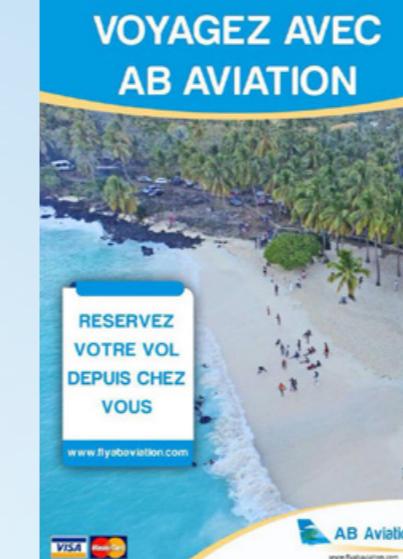
« Ils m'ont recrutée en décembre-janvier 2017, comme agent commercial. Un travail que je continue à faire, tout en honorant

ma nouvelle mission ». Sa journée-type en images ? « Il m'est arrivé de devoir m'occuper des versements en agence, des formalités à l'aéroport, puis de la vente de billets, en même temps. Je pouvais craindre d'être débordée. Je me sentais alors plus fragile, parce que trop chargée. Mais l'équipe s'est étoffée. Ce qui me rend plus efficace ». Un mauvais souvenir ? « Une fois, un gars m'a manqué de respect, au point que j'ai failli renoncer à travailler. Il a demandé qu'on lui trouve un vol de remplacement sur une autre compagnie, lorsque nos vols étaient bloqués ! Il fallait que j'interroge ma hiérarchie, mais lui s'est montré impatient. Il est venu me bousculer, m'a fait tomber d'un siège. J'ai fini à l'hôpital. L'affaire est allée en justice. On l'a même emprisonné. Puis, on s'est arrangé, mais je m'étais dit que je n'allais pas reprendre du service ».

1. Un blocage qui a duré près de huit mois, selon elle.

L'Emb 120 est un avion turbo bi-propulseurs à hélices d'une capacité de 30 sièges. Réputé pour être un des avions les plus sûrs dans sa catégorie, l'Emb 120 est également un des plus rapides. Grâce à lui, il ne vous faudra pas plus de 30 minutes pour relier les îles de l'Union des Comores entre elles et à peine 1h30 entre Moroni et Dar-es-Salaam. Prochainement, il est prévu l'arrivée d'un Embraer 145 de 50 places (jet à réaction).

NOTRE FLOTTE



NOTRE AGENCE CENTRALE

AB Aviation Moroni
Avenue Ali Soilih
Malouzini – Moroni
Union Des Comores
+269 7739570
+269 3286969
contact@flyabaviation.com

Agence AB Aviation Mahajanga
+261 34 48 375 90

Agence AB Aviation Anjouan
Route du front de mer
(Carrefour de l'AI-Quitoir)
Mzingajou- Mutsamudu
Union Des Comores
+269 7710459
+269 3446979
mjn@flyabaviation.com

NOS AGENCES RÉGIONALES

Agence AB Aviation Mohéli
Salame 2-Fomboni
Union Des Comores
+269 7721455
+269 3475531
+269 340 46 69
+269 3264207 (aéroport)
moheli@flyabaviation.com

Agence AB Aviation Mayotte
+269 269 50 85 85
mayotte@flyabaviation.com

Agence AB Aviation Dar-es-Salam
Aéroport Julius Nyerere
Dar-Es-Salam
+255 772 767 303
+255 718 627 497
dar@flyabaviation.com



Plus d'infos : www.flyabaviation.com



CIRCUIT EXPRESS

île aux parfums

Label consacré dans l'archipel. Revendiqué par tous, aujourd'hui repris sur la petite île, où les propriétaires terriens se sont mis dans l'idée que le développement était forcément synonyme de fleurs d'ylang et de senteurs de girofle.

Il y brûle les forêts pour laisser place aux arbres à essence. On y installe des distilleries à tous les coins. On y spéculle sur le pétrole jaune, bien qu'on soit encore loin des premières récoltes à millions. Bientôt - c'est sûr - on s'enivrera de saveurs parfumées, en faisant le tour de l'île. 290 km². Mwali est la plus petite des quatre îles. La plus ancienne, également, de par sa formation géologique. Pour le touriste, elle s'annonce comme la plus sauvage. Pour le Comorien, elle reste la plus démunie, la moins dotée et la moins aménagée. Ces derniers mois, il était fortement déconseillé d'emprunter les routes de l'Est (*na urontro*) pour se rendre de Fomboni à Niumashua, où se trouve entre autres curiosités le parc marin. Il fallait prendre par l'ouest, où des premiers travaux de revêtement de route ont modestement commencé.

Mwali a probablement besoin d'un grand plan d'aménagement, mais les politiques passent, sans la moindre ambition, de ce point de vue. Une chose étrange, étant donné la rumeur qui se répand, sur le nombre de terres rétrocédées à peu de



La plage du Laka Lodge.
© S.E | Fonds W.I

fras, soit à des politiciens du cru, soit à des concitoyens venus des autres îles, Mayotte comprise. On se serait attendu à plus d'investissements, ne serait-ce que pour faciliter la circulation dans l'île, et l'accueil dans les cités du littoral, qui, forcément, interpellent plus le voyageur. Reste que le touriste y trouve quand même son compte. Mwali sidère par son potentiel sur ce plan. Le premier parc national s'y trouve depuis 1999. Il y est dédié à la richesse de la biodiversité régionale. 440 km² consacrés au développement durable.

D'ordinaire, les touristes s'empressent d'aller vers Niumashua, en débarquant à l'aéroport de Bandar Salam. A cause des îlots, probablement. Ils sont au nombre de 9, étalés sur 900 hectares, avec une barrière de corail et des plages très fréquentées par les tortues, comme à Itsamia, lors des périodes de ponte. Un des miracles de l'île est d'offrir des aires protégées à ces petites créatures, aujourd'hui célébrées par les lois, mais toujours menacées par les braconniers. Les bouffeurs de viande de *nkasa*¹ sont encore nombreux, et paient sans rechigner. Sans parler de la carcasse, fort appréciée par les artisans peu regardants. A Niumashua, se trouve également le Laka Lodge, une demeure singulière sur un site d'une beauté inouïe. Un projet que personne n'explique, souvent géré par des étrangers, mais que Mwali revendique comme l'un de ses principaux fleurons.



Une distillerie sur la route de Niumashua.
© S.E | Fonds W.I

Demandez à visiter le lac Bunduni, un ancien cratère volcanique, dont les eaux sulfureuses auraient des vertus thérapeutiques. Il se situe au niveau de Itsamia-Hamavuna. Demandez à voir le chalet Saint-Antoine, vers Miringoni. Pour rencontrer les Livingstones² et les makis frondeurs de la forêt autour ou pour vous s'extasier devant la vue panoramique de Fomboni. Ce site est situé à près de 700 m d'altitude. Fomboni, dont vous pouvez vous faire des vestiges du passé, n'a cependant plus de palais à offrir aux yeux du visiteur. Les demeures de la reine Fatima et de son père, Ramanetaka, ont quasi disparu du paysage. Vous pouvez cependant pousser la curiosité jusqu'à Mwali Mdjini, au nord de Djwayezi, où les invasions malgaches n'ont pas réussi à effacer toute trace du 19^{ème} siècle. Et si vous avez le temps de passer à Wallah durant votre séjour, n'hésitez pas : il fait bon s'y baigner dans les cascades.



De Fomboni à Miringoni. © S.E | Fonds W.I

1. Tortue, aussi appelée *nyamba*.

2. Espèce rare de chauve-souris, la plus grosse de l'archipel, impressionnante.

AB

La Grillade

HOTEL BAR - RESTAURANT

- CLIMATISEUR
- WI FI
- TELEPHONE
- COFFRE FORT
- SERVICE EN CHAMBRE

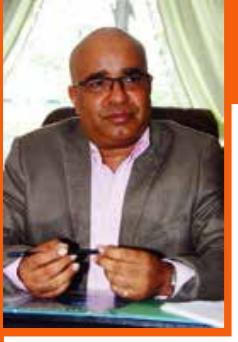
A PARTIR DE
30.000KMF
(60€)



STANDARD : 333 99 66- GÉRANT : 325 37 90
mail : goulamkal@yahoo.fr
code postal: 75 92



SOCIETE COMORIENNE DE PRODUCTION DE MATERIAUX ET DE CONSTRUCTION



La SCPMC (Société Comorienne de Production de Matériaux et de Construction) est une société créée en 2000 par Mr Ben Darouche Ahmed Naguib, spécialisée dans la construction de bâtiments, d'ouvrages de génie civil et en travaux publics.

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION

Agglos
Pavés
Tuiles
Briques
Bordures
Poteaux électriques



TERRASSEMENT



GOUTTIÈRES EN ALUMINIUM



Rue de la Corniche – Itsandra
BP 472 Moroni – Union des Comores
(+269) 773 14 18 / 333 18 14 / 444 18 14

scpmc@comorestelcom.km
scpmc.moroni@gmail.com
www.scpmc.digiprod.km

LOCATION DE MATERIELS DE CONSTRUCTION

Chargeuse-pelleteuse
Compresseur
Compacteur
Groupe électrogène



PRINCIPAUX TRAVAUX REALISÉS



NOUVEL IMMEUBLE DE LA BANQUE CENTRALE DES COMORES



NOUVELLE REPRESENTATION DE L'ASECNA À MORONI



BÂTIMENT MECK MORONI



FACULTÉ IMAM CHAFIOU

@AB-Medias

Valorisez votre argent



*Offre soumise à conditions, disponible dans toutes les agences BDC.



ANKIBA YA MUDA
Banque de Développement des Comores

Dépôt à terme

Taux* jusqu'à
6%

OFFRE
EXCEPTIONNELLE
jusqu'au
06 MARS 2019



+269 460 02 08

DANONE

YAOURT

**ULTRA
MEL®**

Redécouvrez le bon
goût des fruits !



Magasin AHMED ABDOU BACAR (MAJOR)

Mutsamudu-Anjouan : +269 771 18 83 / 342 33 84